

## Projection du film - Discussions

**M. TESTU.-** Je vais inviter nos témoins qui se sont exprimés ce matin, à commencer une séquence d'échange et de partage. Est-ce que l'un d'entre vous a une réaction à chaud ?

**M. LECOMPTE.-** Je trouve que les apiculteurs, comme les agriculteurs font de très bons acteurs. Nous allons bientôt faire un film !

**M. TESTU.-** Est-ce que des personnes parmi vous ont des questions à poser sur le film ou sur l'un ou l'autre des témoignages que nous avons pu entendre ?

**M. FAUCON (AFSSA).-** Je voudrais poser une question à l'Apiculteur Professionnel du Réseau Biodiversité pour les Abeilles, que je connais par ailleurs. Qu'est-ce qui t'a motivé à t'occuper des jachères fleuries ? Est-ce que tu as eu des mortalités de ruches, est-ce que tu as eu des pertes de récoltes ? Dans le département de l'Aveyron, est-ce qu'il y a des problèmes en ce qui concerne les mortalités d'abeilles ? On manque de témoignages d'une façon générale. On ne sait pas trop ce qui se passe.

**Apiculteur du Réseau Biodiversité.-** Bonjour Jean-Paul. C'est toujours un plaisir de se rencontrer puisque je suis un ancien de ce qui était l'Ecole Vétérinaire de Nice qui était le CNEVA<sup>1</sup> et qui est aujourd'hui l'AFSSA.

L'année dernière j'étais au palais de l'UNESCO sur la biodiversité. C'est là que les gens de BASF Agro m'ont rencontré et m'ont demandé si je pouvais apporter un témoignage sur les problèmes liés.

Les mortalités d'abeilles en Aveyron, bien sûr nous les avons, bien qu'il n'y ait pas de culture traitée au Gaucho ou au fipronil. Nous avons eu plus de 1200 ruches déclarées mortes cet hiver-là. Il est bien entendu qu'en ce qui me concerne, je voulais faire toute la lumière sur ces mortalités dans un département qui n'est absolument pas touché par les problèmes d'insecticides sus-cités.

Avec mon directeur des services vétérinaires, nous avons tout mis en œuvre sur la recherche des pesticides. Nous avons recherché ces deux molécules ainsi que les désherbants puisque je tenais à aller très loin dans ma recherche. C'est une plaisanterie qui a coûté assez cher, car certains protocoles n'étant pas faits, nous les avons fait faire, ce qui a pris un certain temps.

J'en viens de suite au résultat présenté avec les autorités du département, directeur des services vétérinaires, direction départementale de l'agriculture et de la forêt, direction régionale de la protection des végétaux, le tout animé par Madame le Préfet de l'Aveyron.

---

<sup>1</sup> CNEVA : Centre national d'études vétérinaires et alimentaires

Mes chers collègues, pas une trace de produit recherché et incriminé par des collègues n'a pu être retrouvé sur tous les échantillons qui ont été analysés. Je dois dire aussi que les analyses ont été effectuées par trois laboratoires différents. Je ne pense pas que les trois laboratoires aient pu s'entendre, c'est absolument impossible.

Nous avons connu ces mortalités d'abeilles et, dès le départ, au congrès sanitaire de Le Blanc, j'ai dit : « mes chers amis, on est à 1300 m d'altitude, chez nous il n'y a pas de maïs, pas de tournesol à ces altitudes-là et pas de culture, il n'y a que de l'herbe sauvage, ce sont des grands espaces ». Voilà la réponse que j'ai faite à cette question qui est fondamentale, au contraire de la vision collective où il n'y aurait qu'un ou deux produits qui entraîneraient la mortalité des abeilles.

**M. TESTU.-** Merci. d'autres questions ?

**M. BORNECK.-** Ce n'est peut-être pas la peine que je me présente, je pense que tout le monde me connaît. Je voudrais faire deux observations.

- 1) S'il est très facile de savoir ce qui se passe avec le pollen, avec le miel c'est déjà beaucoup plus difficile, notamment en matière de quantités produites. On peut avoir, sur une plante déterminée ou une série de plantes, des années où il y a beaucoup de nectar, où il y a des poussées nectarifères extrêmement importantes et d'autres années, dans les mêmes endroits, où la poussée nectarifère sera pratiquement nulle. Les apiculteurs ne savent jamais, ni les professionnels ni les amateurs, pourquoi ils font beaucoup de miel ou pourquoi ils n'en font pas du tout.

J'émaillerais ce propos d'un exemple précis. L'année dernière dans la partie du Jura où j'habite, les acacias ont fleuri anormalement pendant une période d'un mois et dans cette région, il n'y a habituellement pas un brin de miel d'acacia. Les abeilles sont allées sur les fleurs, elles n'ont jamais trouvé de nectar. Pourquoi, je n'en sais rien.

Les acacias fleurissent généralement sur une période beaucoup plus courte. Les fleurs d'acacias, qui fleurissent souvent en période orageuse, sont souvent détruites par les orages, mais les abeilles trouvent en quelques jours, la possibilité de récolter. Sur cette fleur qui est une des fleurs les plus mellifères du monde, qui fait jusqu'à 1600 Kg de nectar à l'hectare, il est souvent très facile de faire des récoltes fantastiques, et d'autres années de ne pas faire de miel du tout.

La récolte du miel ne peut pas être mise en avant pour caractériser tout ce qui peut arriver sur les abeilles.

Ce qui m'a énervé au plus haut point, c'est à l'époque où les producteurs de miel de l'Ouest de la France se sont mis à dire que les insecticides étaient les responsables uniques de leur baisse de récolte.

Il se trouve qu'à l'époque où les apiculteurs de l'Ouest se sont plaints d'avoir des récoltes qui dégringolaient en fonction de l'augmentation des traitements, à la même époque dans le

Latium, où les insecticides incriminés n'étaient pas du tout les mêmes, ils ont vu leurs récoltes diminuer dans les mêmes proportions. La Latium, c'est la région autour de Rome, qui, en Italie cultive le plus de tournesol, où les apiculteurs faisaient des récoltes de 100 Kg par ruche régulièrement. Ce n'est pas facile d'analyser les raisons de ce qui est arrivé à l'apiculture.

- 2) Je veux aussi dire merci à l'apiculteur qui a témoigné pour ce qu'il vient de dire sur le problème des mortalités. Il se trouve que dans le Jura nous avons des problèmes similaires, le Jura n'est pas, sauf dans la zone de plaine, une zone de culture céréalière, mais dans la zone de montagne c'est une zone de production de miel sur des prairies naturelles qui ont évolué comme il l'a expliqué. C'est vrai que nos abeilles ne sont plus tout dans le même contexte qu'il y a une vingtaine d'années.

Par contre, ces deux dernières années nous avons eu des pertes en cheptel importantes et l'année dernière encore plus importantes que l'année précédente, des pertes qui m'ont interpellé. Je suis Président du syndicat du Jura, je suis Président du GDSA également.

Il y avait des choses qui nous tracassaient parce que les abeilles sont mortes avec des symptômes qui étaient très voisins de ceux qu'on a toujours connus dans le département du Jura, surtout dans les zones de montagne. Les pertes étaient tout à fait semblables à celles qu'on enregistrait avec des infestations de nosérose, mais il n'y avait pas de signe extérieur.

On a fait une erreur il y a deux ans, de ne pas vouloir chercher plus loin. L'année dernière nous avons approfondi nos recherches. Comme nos collègues espagnols avaient mis au point une méthode d'analyse en PCR sur la nouvelle nosérose : *Nosema ceranae*, nous avons pensé que les pertes que nous avons au printemps 2006 étaient peut-être dues partiellement à ce nouveau parasite.

**M. TESTU.-** Nous allons y revenir dans l'après-midi.

**M. BORNECK.-** Alors j'expliquerai cela cet après-midi. En ce qui nous concerne, nous avons choisi un nombre d'échantillons relativement faible sur l'ensemble des pertes que nous avons eues, mais nous les avons fait analyser gratuitement par notre collègue HIGES en Espagne à Guadalajara.

Effectivement, sur les six échantillons que nous lui avons envoyés, choisis dans le lot que nous avons examiné, nous avons cinq échantillons qui étaient entièrement positifs à *Nosema ceranae*. On en reparlera cet après-midi si vous voulez.

**M. TESTU.-** Y a-t-il une autre question ?

**M. POUVREAU.-** (*Spécialiste des insectes pollinisateurs*). L'ensemble des témoignages que nous avons entendus ce matin confirment la nécessité des jachères apicoles. Je pense qu'on ne peut que souscrire à ce projet, l'encourager de toutes nos forces.

Cependant, corrélativement, ne pensez-vous pas que, à côté de ces mesures hautement positives, on pourrait prendre des mesures restrictives, c'est-à-dire limiter, voire peut-être de

façon utopique, supprimer l'usage des herbicides ; les désherbants et les monocultures céréalières étant entre autres, sources de dépérissement des sources de nectar et de pollen pour les abeilles et autres insectes pollinisateurs ?

**M. DESPREZ.-** Si l'on part sur cette voie, on peut interdire tous les produits phytosanitaires. Si on veut nourrir le monde, parce qu'il y a aussi des gens à nourrir, il faut correctement produire sur des surfaces cultivées. Vous avez vu que pour une agriculture où on laisse faire la nature, les hectares qu'il va falloir pour nourrir le monde vont nécessiter en plus de défricher des forêts. Au niveau de la biodiversité dans son ensemble, il n'y a pas de solution parfaite. Il faut faire des compromis.

J'ai voulu montrer aussi que les produits qui sont homologués aujourd'hui sont de moins en moins toxiques, les normes d'homologation sont de plus en plus drastiques et prennent en compte les effets résidus, toxico- et écotoxicologiques.

**M. LECOMPTE.-** Parmi les espèces messicoles, autrement dit les plantes qui poussent dans les champs spontanément, d'après Philippe JAUZEIN qui est un botaniste assez connu, on a 400 variétés de plantes qui sont en France en voie de disparition. On en avait une spécifique aux Vosges gréseuses, son aire de répartition se limitait à quelques champs, elle a disparu complètement. Son génome n'est plus là. S'il y avait quelque chose d'intéressant dans ce génome, il est passé à la trappe, on n'en tirera aucun profit (la cotonnière oubliée).

Se pose vraiment le problème de la conservation de ces espèces. Le conflit d'intérêts se trouve entre une nécessité de préservation de la biodiversité qui est reprise par les politiques et des accords internationaux qui ne s'appliquent pas qu'à la ceinture intertropicale mais aussi aux pays occidentaux, et la nécessité de produire sur l'espace agricole.

Comment arriver à concilier ces deux intérêts contradictoires ? Certainement en intégrant dans l'occupation de l'espace la préservation d'espaces particuliers avec une proportionnalité et une répartition à définir.

Ce qui est dommage, c'est que l'agent régulateur logique de cela devrait être le Ministère de l'Agriculture. On ne le voit pas vraiment présent dans cette problématique.

Je voudrais rappeler que, quand le problème de l'apiculture est arrivé dans les discussions politiques au Ministère de l'agriculture, Hervé GAYMARD avait lancé une espèce d'audit dans les campagnes, on a eu des réunions régionales et départementales avec les services de l'Etat, et une des préoccupations permanentes de tous les apiculteurs c'était de développer des ressources.

L'opportunité c'était la bande enherbée à l'époque qui allait se développer. Six mois plus tard, la règle est tombée pour l'occupation et les modalités d'entretien de la bande enherbée, le Ministère de l'Agriculture n'a rien retenu des besoins formulés par la profession, peut-être très mal relayés par les syndicats liés à la profession mais quand même formulés par la profession et remontés.

L'agent régulateur qu'est l'Etat ne joue pas son rôle. Pourtant, dans le film que nous venons de voir, M. BLUMENFELD a parfaitement expliqué comment la puissance politique doit s'impliquer dans ces problèmes.

Quand les hautes puissances politiques ne jouent pas leur rôle, c'est à nous de faire le travail à leur place.

**M. TESTU.-** Merci.

**Mme DECOIN.-** (*Revue Phytoma, revue mensuelle agricole*). Monsieur DESPREZ, quand vous avez parlé des opérations de communication, on a vu des photos, est-ce que vous avez une idée du nombre de personnes qui sont venues ? Est-ce qu'il y a eu plusieurs journées ? Comment cela s'est-il passé concrètement ?

**M. DESPREZ.-** Le module portait sur 30 ha chez 11 agriculteurs différents.

**Mme DECOIN.-** En combien de parcelles ?

**M. DESPREZ.-** Je n'ai pas compté le nombre de parcelles.

**Mme DECOIN.-** Plus d'une par agriculteur ?

**M. DESPREZ.-** Oui. Cela faisait deux à trois parcelles par agriculteur. Il y avait trois apiculteurs concernés. On était sur quatre ruchers différents.

**Mme DECOIN.-** Les visiteurs qui sont venus, est-ce que c'était sur une seule journée ?

**M. DESPREZ.-** On n'a fait cette rencontre que sur une seule journée.

**Mme DECOIN.-** Chez l'un d'entre eux ?

**M. DESPREZ.-** Oui, chez M. DUMINIL ici présent, qui est agriculteur et qui appartient au réseau FARRE.

**Mme DECOIN.-** Dans le public, vous avez dit que vous aviez des salariés de la coopérative ?

**M. DESPREZ.-** Je n'avais pas cerné à quel point on avait besoin, au sein même d'entreprises agricoles comme les nôtres, d'expliquer notre métier parce que les gens qui travaillent dans les bureaux, dans l'administratif, la comptabilité ou l'informatique sont très loin des préoccupations des commerciaux. Cela a été une source d'échanges en interne assez importante.

**Mme DECOIN.-** Sinon, sont venus d'autres agriculteurs et aussi des gens du milieu urbain ?

**M. DESPREZ.-** Les ruraux se sont tournés naturellement vers les agriculteurs parce qu'ils voyaient fleurir des espèces qu'ils n'avaient jamais vues. M. DUMINIL me corrigera éventuellement, mais les agriculteurs sont allés le voir en disant : « qu'est-ce que vous faites, pourquoi ? » Les échanges se sont créés naturellement.

Cet agriculteur est producteur de pommes de terres donc il passait pour le pollueur du village et d'un seul coup, il en a profité pour changer l'image de l'agriculture en expliquant ce qu'il faisait.

**Mme DECOIN.-** Je voudrais poser une question à l'apiculteur qui a témoigné : vous avez parlé des problèmes de mortalité d'abeilles dans l'Aveyron. Vous avez dit que, même en cherchant bien, avec trois laboratoires, on n'avait pas trouvé de Gaucho, Régent TS. Est-ce que vous avez trouvé autre chose ? Est-ce qu'il y a eu des analyses pathologiques ou est-ce que vous avez une hypothèse ? Il n'y a plus de haie, les prairies sont fauchées plus vite. Est-ce que c'est uniquement parce que les abeilles ont faim ?

**Apiculteur du Réseau Biodiversité.-** Nous avons analysé les deux molécules en question : imidaclopride et fipronil. Par le biais du travail en semis direct, nous travaillons énormément avec du Roundup, donc nous avons fait rechercher la molécule glyphosate pour voir de quoi étaient mortes ces abeilles puisque les apiculteurs accusaient immédiatement ces trois produits et uniquement ces trois produits.

L'agent sanitaire départemental qui est un fonctionnaire de la direction départementale des services vétérinaires de l'Aveyron s'est rendue sur les ruchers pour les prélèvements. On a fait les choses comme il faut, je tiens à le signaler. Il n'y avait pas de pathologie, ce sont des mortalités qui ont été décelées sitôt la sortie de l'hivernage.

En Aveyron, c'est au printemps qu'on voit les quelques agriculteurs, - je dis bien « quelques » car nous ne sommes pas en grandes cultures - les quelques agriculteurs sortir avec des pulvérisateurs pour traiter les champs de culture et c'est immédiatement amplifié par les revues et tous les articles de presse, qui ont une réaction violente sur les pesticides.

On n'a pas été chercher plus loin puisque Madame la directrice régionale de la protection des végétaux a fait faire une enquête. C'est terrible quand une enquête est diligentée par ces gens-là, parce qu'ils vont fouiller chez les agriculteurs.

S'il y a des apiculteurs dans la salle, avant de vous lancer dans des procédures de ce genre, réfléchissez à deux fois, c'est une enquête qui est très lourde, ce n'est pas une plaisanterie de faire déplacer ces personnes. Après les problèmes que nous venons de vivre dans ces départements de montagne, croyez-moi c'est très traumatisant pour les femmes et les hommes de ces pays.

**M. DECOIN.-** Ma dernière question s'adresse à tous ceux qui ont des ruches, l'automne a été doux jusqu'à cette nuit. En ce début d'hiver, comment vont vos ruches et comment vont-elles dans les endroits de jachère apicole ?

**M. LECOMPTE.-** On ne peut pas dire grand chose. Ce n'est pas maintenant que les symptômes de mortalité vont se manifester. Cela va se manifester au mois de mars jusqu'au mois de mai. La douceur de l'automne et le début de l'hiver font consommer des quantités importantes de réserves aux abeilles, c'est classique.

**Apiculteur du Réseau Biodiversité.-** J'étais dimanche en montagne, sur mes ruchers, les abeilles rentraient du pollen de noisetier puisque nous avons des bosquets de noisetiers, en bordure de nos prairies ou de nos champs. Le bruissement montrait que les colonies semblaient très fortes au niveau de la population.

Contrairement à ce que vient de dire M. LECOMPTE, j'ai soupesé plusieurs dizaines de ruches, sur une dizaine de ruchers visités l'après-midi, les provisions n'ont pas été encore sévèrement touchées.

Comme d'habitude il y a toujours des vaches maigres, des brebis maigres, il y a toujours des colonies qui consomment plus que d'autres. C'est le travail de sélection de l'apiculteur. Il y a plus de trente ans que je fais de l'élevage dirigé, suite aux conseils donnés à l'époque par le directeur de Nice, qui nous avait dit de travailler sur ces races autochtones et de les développer.

Malgré ce travail en profondeur, nous avons encore des irrégularités dans notre cheptel comme on le constate chez les ovins ou les bovins.

**M. BREUIL.-** Je suis agriculteur spécialisé en élevage hors sol, c'est-à-dire apiculteur. Je suis aussi représentant du SPMF, le seul syndicat professionnel des apiculteurs qui ne représente que des professionnels.

Je viens de constater dans ce qui a été dit ce matin, qu'on est dans une opération de communication. N'y voyez pas d'intention négative ou positive, c'est un constat.

Monsieur, je vois vous êtes apiculteur, parce que vous parlez de colonies et non de ruches.

Le problème d'une filière, que ce soit chez les céréaliers ou chez les éleveurs, c'est d'abord la formation. Interrogez-vous d'abord, si vous voulez faire quelque chose pour l'apiculture, à faire une formation de qualité, avec des bacs pro, des BTS, des DESS. Investissez-vous là-dedans.

La biodiversité c'est bien joli mais je suis naïf, je sors de ma campagne, pour moi la biodiversité c'est la nature ordinaire. Or, depuis ce matin on ne parle pas de nature ordinaire, on parle de nature maîtrisée par l'homme, par l'économie. Si on n'arrête pas cette quadrature du cercle, on va dans le mur à plus ou moins long terme.

Autre précision, la nature ordinaire, les plantes messicoles, ce sont les plantes que l'on trouve pendant les moissons. J'aimerais bien qu'on emploie des termes un peu plus techniques, plus élaborés. Les plantes messicoles, on n'en trouvera pas, tant que dans les semences, on ne trouvera plus de graines autres que celles de la semence.

On s'est aperçu que suite à la PAC, c'est de notoriété publique mais il ne faut sans doute pas le dire, il y a eu des délits d'initiés qui ont désherbé et déforesté des parcelles pour les mettre en jachère, industrielle ou autre, qui étaient incultivables. Ce sont des terres incultivables qui leur rapportent, et les terres arables nécessaires aux cultures sont maintenues dans la production.

Dans la biodiversité, la nature ordinaire représenterait des milliers d'hectares. Je suis pour la biodiversité, on ne peut pas être contre en tant qu'apiculteur, c'est une goutte d'eau, c'est ridicule par rapport à la surface agricole.

Il ne faut pas se leurrer sur l'efficacité des jachères biodiversité, même des autres d'ailleurs. Dans un premier temps pour la biomasse, c'est-à-dire les carburants, c'est encore pour apporter de l'argent et pour un développement à l'infini qui n'est pas maîtrisé et qui n'est plus maîtrisable par l'homme, puisque c'est une fuite en avant, c'est aussi un débat de société. Les politiques n'interviennent pas, pourquoi ? Parce qu'ils sont comme les agriculteurs, entrepreneurs agricole, ils dépendent des banques, et sans les banques il n'y a pas de développement. Sans les banques, leur niveau social n'augmente pas et c'est encore un cercle vicieux.

Les raisons techniques qu'on peut inventer, c'est surtout un débat philosophique et un débat de société et d'avenir. Le développement durable, c'est sur trois échelons, et on ne parle toujours que de l'un ou de l'autre ou de deux.

**M. LECOMPTE.-** Tu as raison. Je veux intervenir par rapport à ce que tu as dit à deux niveaux. C'est vrai qu'il y a des implications extrêmement politiques. On va voter au mois d'avril et au mois de mai, c'est là que certains choix se font.

J'aimerais bien qu'on revienne sur la problématique de l'occupation du territoire et d'anthropisation du milieu c'est-à-dire la modification d'un milieu spontané par des activités humaines. C'est quelque chose qui touche l'ensemble des espaces dans un pays comme la France depuis extrêmement longtemps, depuis qu'on a défriché la forêt hercynienne. Les seuls espaces où il n'y a pas d'activité humaine, c'est la très haute montagne, et encore quand elle n'est pas foulée du pied par les alpinistes.

La réduction massive des ressources en légumineuses en France, pois, féverole, phacélie, trèfle, luzerne etc. représente moins de 3 % des surfaces actuellement en France. C'est épouvantable pour la biodiversité végétale.

Le processus qui aboutit à cela a été engagé il y a extrêmement longtemps à travers les négociations de l'Uruguay Round, à l'époque c'était les accords du GATT, qui ont fait qu'on importe des protéines végétales d'Amérique du sud et d'Amérique du nord. Comme on est dans une logique de globalisation des échanges et de bassin naturel de production plus performant pour certains que pour d'autres, on va vers des systèmes de monoculture de plus en plus importants.

Ces systèmes vont évidemment à l'encontre de la biodiversité. On ne peut pas raisonner autrement qu'en introduisant cette notion d'occupation différente de l'espace par des zones de préservation. Contrairement à ce que tu disais, il n'y a plus de nature ordinaire chez nous.

**M. PETAT.-** (*Directeur Environnement BASF*) Je voulais réagir par rapport à votre franchise sur deux points.

Si vous aimez la franchise, moi aussi. Ce qui m'a choqué -mais je pense que vous étiez volontairement provocateur- c'est que vous avez parlé d'opération de communication. C'est oublier tout le travail qui a été fait par les équipes qui sont ici, qui pendant toute l'année 2006, se sont investies sur le terrain pour semer des jachères, choisir les emplacements, organiser le partenariat entre apiculteurs et agriculteurs et organisations agricoles, et cela on ne le voit pas aujourd'hui. Derrière on le sait tous, vous êtes aussi un homme de terrain, cela représente un énorme engagement.

Je pense que ce n'est pas que de la communication, c'est aussi des actions concrètes. On sort d'une période de crise de dix ans où, on en a tous conscience, il y a deux clans qui se sont opposés et il est temps de passer au-dessus. On ne va pas tout oublier en quelques minutes mais nous sommes vraiment convaincus que ce réseau, il faut le faire avancer.

Ensuite vous parliez d'une nature idéale, de biodiversité préservée. Les apiculteurs ont aussi profité des cultures mises en place au niveau des agriculteurs. L'explosion des surfaces de tournesol entre les années 1982 et 1992 ont permis le développement de l'apiculture en France, et on sait tous que l'apiculture est devenue exportatrice à ce moment-là. Qu'est-ce qui a provoqué le changement de situation ? Ce sont les nouvelles cultures ou le changement de rotation qui ont été mis en place à la suite de la politique agricole commune de 1992.

On ne veut pas dire ici que les jachères apicoles vont tout résoudre mais on espère que cela va apporter une petite contribution. Après nous verrons les résultats. Il nous manque encore beaucoup de données scientifiques. Quel est le bénéfice des jachères apicoles pour la sortie d'hiver et sur plusieurs années ? On ne le sait pas encore complètement. On n'est pas là pour vous dire que c'est la solution à tous les maux. On est sur un travail qui devrait donner des résultats fiables et scientifiques d'ici quelques années. Après on aura l'occasion d'en rediscuter plus concrètement.

**M. CARON.-** Les surfaces cultivables ont vocation de nourrir les hommes et quelques pourcentages de ces surfaces sont mis aujourd'hui en jachère. On s'intéresse à l'utilisation de ces jachères, il faut s'intéresser aussi à ce qu'on fait du reste des cultures.

Il y a des pistes de travail qui vont dans le sens d'une biodiversité, et on s'aperçoit aujourd'hui que certains systèmes en production intégrée arrivent à des résultats économiques -si on raisonne sur l'ensemble de la succession culturale - plus performants que les systèmes classiques de monoculture ou de succession culturale relativement limités.

Nous allons vers une biodiversité des espèces cultivées, sur des surfaces relativement importantes.

**M. LIMOUSIN.-** Je suis Président de la FDSEA de la Vendée et je voulais répondre à M. BORNECK tout à l'heure. Ce qui a été dit m'intéresse énormément. Il faut que le monde agricole et le monde apicole essayent de se comprendre.

Je suis agriculteur en Vendée. Dans mon département, a surgi beaucoup de tapage médiatique. Etant président de la FDSEA chez moi et dans la région Pays de la Loire, j'ai très mal vécu toutes les attaques qui ont été lancées et le refus d'un certain nombre de responsables, Franck ALETRU en premier, d'avoir voulu viser systématiquement le monde agricole, même si cela a été temporisé ici ou là, mais ce qui m'a agacé le plus c'est ce refus des enquêtes multifactorielles.

On a eu ensuite une reprise politique, vous connaissez le Président du Conseil Général de mon département. Derrière cela c'est tout le monde agricole qui a été très affecté de cette situation, de cette opposition permanente. J'entends bien, en étant ici aujourd'hui -et je vous remercie de m'avoir invité- jouer la transparence dans tous les domaines. Certes, nous avons, nous monde agricole, à évoluer dans nos pratiques. Nous avons tous une part de responsabilité dans la politique agricole.

Notre volonté, en tant que responsable, avec Bernard GUIDEZ, Président de FARRE, ici présent, est de faire la promotion de cette biodiversité, mais aussi de travailler les pratiques agricoles y compris les usages des produits phytosanitaires (BASF et autres).

On a besoin de produire pour l'alimentation mais aussi de protéger notre environnement. Je regrette que le monde politique et le monde scientifique n'aient pas été plus clairs.

Je me tourne aussi vers l'AFSSA, dès qu'on s'est trouvé sur un terrain politique, tout le monde a fermé les écoutilles, on est aujourd'hui sur de tels niveaux de recherches -et chaque fois dans les analyses, on allait à l'infiniment petit- qu'on trouvait toujours quelque chose. Dans mon département, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point on en est arrivé, et on fait un tapage médiatique derrière cela.

**M. AUBERT.-** Je suis accessoirement apiculteur non professionnel, arrière-petit-fils d'apiculteur et directeur du laboratoire de l'AFSSA de Sophia-Antipolis. Je ne vais pas répondre à toutes les questions, ce n'est pas le moment de parler de l'attitude du monde scientifique dans les dernières crises qu'on a connues. Je ne vais pas faire l'apologie de notre laboratoire, quoiqu'il y aurait énormément de choses à dire. Je voudrais rappeler en tant que citoyen et ingénieur agronome quelques détails.

D'abord il est évident que le monde dans lequel nous vivons a été transformé par nous-mêmes depuis le néolithique et on ne peut pas revenir en arrière, on est obligé de produire artificiellement pour se nourrir. On a beau rêver, j'ai beau ne pas utiliser chez moi de pesticides et d'insecticides, je sais qu'on ne peut pas produire sans cela au niveau industriel.

Je crois aussi qu'on ne peut pas concevoir que la vocation de l'agriculture c'est de produire des plantes adventices, c'est de produire des insectes qui profitent des plantes cultivées. On ne peut pas tout faire à la fois.

En revanche, il est certain, et cela a été extrêmement bien expliqué par l'apiculteur Professionnel du Réseau Biodiversité pour les Abeilles et d'autres intervenants, que la façon dont on isole certaines cultures au cours du temps, la façon dont on a cassé la parcellisation, dont on a cassé les connexions entre milieux non cultivés – je n'utilise pas le terme « naturel »

- et milieux cultivés a brisé énormément de choses, même culturellement.

Je voudrais rappeler quelque chose de très important. Actuellement, ce n'est pas l'agriculture qui prive le plus en proportion la faune sauvage et la flore sauvage d'espaces vitaux et qui en détruisent les paysages, ce sont d'autres systèmes comme l'emprise urbaine. Par exemple dans le Var on a d'énormes problèmes avec l'implantation de golfs. Il y a des communes complètes qui sont défrichées pour implanter des golfs. Expliquez-moi ce qu'on y produit.

Avec les jachères fleuries, on a ici une démonstration de ce qu'il faut faire, mais bien sûr ce n'est pas fini. On a entendu l'Apiculteur Professionnel du Réseau Biodiversité pour les Abeilles évoquer la préservation du gibier, cela va beaucoup plus loin que le but de la journée mais je ne crois pas qu'on doive reprocher aux gens qui font un petit quelque chose de ne pas assez en faire. Il faut tous continuer en tant que citoyen à faire plus.

*La séance est suspendue pour le déjeuner.*

